Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

46 | 2011

Lettre sur les sourds et muets

Franck Salaün : Le genou de Jacques. Singularités et théorie du moi dans l'oeuvre de Diderot, Paris, éditions Hermann, collection « Fictionspensantes », 2010 [172 pages dont 139 pour l'essai proprement dit, 11 pages pour les Appendices, et 17 pages pour la Bibliographie]. ISBN : 978 2 7056 7003 0.

Stéphane Pujol

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4898>

DOI : 10.4000/rde.4898

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 244-248

ISBN : 978-2-9520898-4-5

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Stéphane Pujol, « Franck Salaün : Le genou de Jacques. Singularités et théorie du moi dans l'oeuvre de Diderot, Paris, éditions Hermann, collection « Fictionspensantes », 2010 [172 pages dont 139 pour l'essai proprement dit, 11 pages pour les Appendices, et 17 pages pour la Bibliographie]. ISBN : 978 2 7056 7003 0. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 06 novembre 2011, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4898> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4898>

Propriété intellectuelle

différences entre un article de l'*Encyclopédie*, l'*Histoire des deux Indes* ou le *Supplément au Voyage de Bougainville* (p. 209) ? La diversité des textes ne nuance-t-elle pas l'hypothèse d'une constance thétique, la reprise d'une même idée pouvant avoir des accents très différents (voir p. 200) ? Mais c'est bien sûr la rançon de la grande densité du livre et cela n'atténue pas le plaisir qu'on prend à (re)découvrir certains beaux textes de Diderot.

On le voit, c'est un *Diderot* très suggestif que nous propose A. Ibrahim, un livre qui donne l'envie et les moyens de discuter des thèmes passionnants et variés. Les éléments de débat indiqués ici sont à considérer comme le signe de la grande fécondité des vues proposées.

François PÉPIN

Franck SALAÜN, *Le genou de Jacques. Singularités et théorie du moi dans l'œuvre de Diderot*, Paris, éditions Hermann, collection « Fictions pensantes », 2010 [172 pages dont 139 pour l'essai proprement dit, 11 pages pour les Appendices, et 17 pages pour la Bibliographie]. ISBN : 978 2 7056 7003 0.

Commençons par saluer cette nouvelle collection d'*Essais* aux éditions Hermann que l'on peut croire ouverte à la fois aux littéraires comme aux philosophes et à tous ceux qui, comme l'indique le titre même de la collection, s'intéressent aux « fictions pensantes ». Les spécialistes de la littérature des Lumières devraient pouvoir s'y reconnaître largement et au-delà, puisqu'on sait au moins depuis Pierre Macherey que la littérature pense et, accessoirement, à quoi à elle pense. Cette collection est dirigée par le même Franck Salaün, dont on peut souhaiter que l'ouvrage soit le premier d'une belle série.

Le titre de cet essai évoque donc la blessure au genou de Jacques, comprise par celui-ci et par son capitaine comme l'événement nécessaire qui va ouvrir un enchaînement nécessaire de causes. Le genou apparaît ainsi d'emblée comme une synecdoque de l'individu, permettant d'interroger la notion de singularité chez Diderot et d'en dégager une possible théorie du *moi*, examinée en elle-même ainsi que dans la relation que ce *moi* entretient avec le corps social : question philosophique s'il en est – dont l'origine métaphysique entraîne chez Diderot une critique de la métaphysique elle-même, à travers une perspective résolument empiriste –, avant de devenir un problème majeur de la sociologie (on songe évidemment aux travaux de M. Weber, E. Durkheim, ou G. Simmel, et plus près de nous de N. Elias ou L. Dumont). Le titre de cet essai, tout comme son prologue, mime le mouvement même de l'hypertexte diderotien, puisque le mal du genou dont souffre Jacques n'est qu'un prétexte à un questionnement philosophique sur l'irréductible singularité de

chaque expérience. Au-delà de cet exemple, « se pose donc la question du sujet de l'expérience, de son unité, de sa stabilité dans le temps, et du degré de ressemblance ou d'analogie de son expérience avec celle des autres » (p. 17). Mais on verra le déplacement de cette question sur le terrain de la morale, à travers le problème récurrent de la responsabilité individuelle.

L'ouvrage de Franck Salaün se compose d'une introduction théorique qui pose de façon à la fois classique et originale la problématique générale de l'ouvrage (« La pensée au défi des singularités »), puis de deux parties interprétatives : la première, intitulée « Le mythe du petit harpeur », est plus conceptuelle, tandis que la seconde, baptisée « Interactions », s'efforce de mettre les concepts à l'épreuve des textes. Trois questions constituent le fil conducteur de cet essai : « Comment dire les singularités ? Qu'est-ce que le moi selon Diderot ? Quel rôle jouent les fictions et la création littéraire dans cette exploration ? » (Introduction, p. 23).

Cette structure pourrait encore servir de méthode, bien que l'auteur ne sépare jamais la réflexion théorique de l'examen des cas particuliers et de leurs mises en scènes fictionnelles. Cependant, et cela se ressent parfois sur le contenu de l'ouvrage (notamment dans les effets de répétition), cette organisation semble avoir été pensée *a posteriori* puisque l'ouvrage est composé pour partie d'une réécriture de textes publiés ou présentés antérieurement.

On peut s'arrêter un instant sur le substantiel arrière-plan philosophique, soit l'histoire des théories du *moi* (dont Frank Salaün indique les linéaments). Chez Descartes, le *moi* est une idée claire et distincte qui a le caractère de l'évidence. Malebranche défend quant à lui l'idée d'une connaissance de notre existence et de ses propriétés par sentiment ou conscience (connaissance imparfaite mais vraie). L'évidence du *moi* et de l'ensemble de ses propriétés (existence, durée, identité et simplicité) serait telle qu'elle ne supposerait pas de démonstration. Pour les cartésiens, le *moi* est donc une vérité intuitive et, comme le montre le *cogito*, il est une substance pensante.

Contre ces philosophies substantialistes (et dualistes), Diderot revient à la démarche empiriste proposée par Locke pour la tirer du côté d'un matérialisme tempéré. Il développe ce que Franck Salaün appelle « une philosophie des singularités dans laquelle la question du *moi* occupe une place importante » (p. 23). Dans les faits (ou plutôt dans l'espace de la « fiction pensante ») cette philosophie amène souvent Diderot à prêter intérêt à des individus effectivement singuliers, eu égard soit à leur nature (l'aveugle, le sourd-muet, etc.) soit à leur personnalité (le Neveu). Le problème que pose Franck Salaün est donc double : il réside, d'une part, dans l'opposition entre la critique de l'idée d'*individu*

par Diderot et l'élaboration d'une philosophie des singularités ; d'autre part, dans la tension entre cette réduction du champ et l'ambition propre à toute philosophie de ramener le divers à l'unité en dépassant par là même la variété des formes. Autrement dit, « les singularités ne constituent-elles pas [...] la limite, l'écueil principal du *logos* ? » (p. 25).

La question intéresse aussi le langage : parce qu'il apparaît souvent impuissant à exprimer l'expérience individuelle, et parce qu'il a tendance à aplanir les différences, Diderot trouve ici le moyen 1/ de dénoncer à la fois « l'abus de mots » (mais Frank Salaün pourrait rappeler que cette question constitue déjà au XVIII^e siècle un *topos* philosophique, comme le montrent les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de Leibniz ou le *Traité de la nature humaine* de Hume) en se livrant à une critique des idées métaphysiques, 2/ de souligner les limites du langage lorsqu'il s'agit d'explorer l'infinie richesse des expériences, 3/ de comprendre la tension entre « le désir de penser et d'exprimer tout à la fois les singularités et la communauté » (p. 28).

Franck Salaün souligne le rôle capital conféré à la *mémoire* dans la réflexion de Diderot (suivant en cela d'autres philosophes, Hume notamment) et surtout, il met en évidence le fait que chez Diderot « la mémoire déborde très largement la conscience », citant un beau passage des *Éléments de physiologie* ; de même pour la notion d'*habitude*, sur laquelle Diderot revient souvent et qu'il discute tout particulièrement dans ses *Observations sur [...] Hemsterhuis*. Cela dit, on peut se poser la question de savoir ce qui, dans la pensée de Diderot est véritablement novateur. Diderot invente-t-il, et jusqu'où ? Franck Salaün a le souci de rappeler ce que Voltaire écrit sur le sujet (« Vous n'êtes le même que par le sentiment continu de ce que vous avez été et de ce que vous êtes ; vous n'avez le sentiment de votre être passé que par la mémoire : ce n'est donc que la mémoire qui établit l'identité, la *mêmeté* de votre personne », *Questions sur l'Encyclopédie*, « Identité personnelle »). S'il ne néglige pas de souligner les liens qui unissent la pensée de Diderot avec celle Hume, on aurait pu s'attendre à ce qu'il cite le philosophe écossais tant le *Traité de la nature humaine* signale la parenté de Diderot avec la critique radicale de la notion d'identité personnelle qui est à l'œuvre dans la quatrième section du premier livre : « Il est des philosophes qui imaginent que nous sommes à chaque instant intimement conscients de ce que nous appelons notre MOI, que nous en sentons l'existence et la continuité d'existence, et que nous sommes certains, avec une évidence qui dépasse celle d'une démonstration, de son identité et de sa simplicité parfaites » (*Traité de la nature humaine*, édition G-F, 1995, p. 343). Hume interroge ainsi l'existence même du *moi* : y-a-t-il une unité et une identité derrière la diversité de nos perceptions ? La question est donc celle du rapport entre la multiplicité de nos perceptions et de nos idées et d'une possible

unité du *moi* sous couvert d'identité. Pour Hume, le *moi* n'existe pas. Son raisonnement se fonde sur une théorie empiriste de la connaissance selon laquelle toute idée provient des perceptions : l'idée du *moi*, pour être certaine, devrait provenir elle aussi d'une impression, d'une perception. Or ce n'est pas le cas. Donc le *moi* n'existe pas, et l'homme n'est que multiplicité de perceptions sans aucune unité. Comme le montre Franck Salaün, Diderot va nuancer ou corriger cette négation de l'unité du *moi* en reprenant le problème à la base, et en interrogeant, avec Locke, la nature de la conscience de soi et de la mémoire, pour se demander « à quelles conditions existe-t-il quelque chose comme un *moi* » (p. 55).

Au fond, l'auteur du *Rêve de d'Alembert* remet en cause ce qui constituera pourtant pour la plupart des philosophes jusqu'à Durkheim – comme le montre son *Cours de philosophie* de 1884 – les trois « attributs naturels » du *moi*, à savoir, l'unité, l'identité, et la causalité. Mais c'est sans doute dans le développement de sa critique, dans sa systématisation et dans ses illustrations tant fictionnelles que sur le plan théorique que Diderot est le plus percutant. La notion de singularité permet en effet de comprendre autrement une conception métaphysique du *moi* entachée de dualisme et de la dépasser à travers une réflexion qui permet de penser à la fois l'unité et la diversité, la continuité et le changement, et finalement la complexité des singularités elles-mêmes. Comme le dit très justement Franck Salaün, chez Diderot, « le *moi* est à la fois l'activité qui relie, et le résultat évolutif des rapports qu'il instaure » (p. 138). Nous dirons au passage que l'un des mérites de cet essai est de saisir ce qui, dans la lecture d'Helvétius par Diderot, relève de la bonne et de la mauvaise foi – où le second prête parfois au premier « des conceptions qui ne sont pas les siennes » (p. 60) – alors que tant d'exégètes (et ce, malgré la démonstration incontournable et implacable de Gerhard Stenger sur le sujet) ont pris les critiques de Diderot pour argent comptant en accusant un peu légèrement Helvétius de simplisme.

Franck Salaün déduit de son enquête le fait que le *moi* chez Diderot peut finalement être compris comme « un complexe de rapport » (bien que l'expression ne nous paraisse pas très heureuse), définissant ainsi « une nouvelle théorie du sujet » où « le *moi* qui s'y dessine est un *moi relationnel* » (p. 81). Par ce syntagme, il faut entendre ce que Salaün appelle notamment « la structure Lui-Moi » qui peut prendre la figure du soliloque ou du dialogue (on aurait tout autant pu parler de structure dialogique, même si le dialogisme bahktinien pose par ailleurs des problèmes assez étrangers à la réflexion de Diderot en dépit des apparences). Cette théorie du *moi*, que Salaün appelle encore le « *moi réticulaire* », va être assez brièvement étudiée dans les textes, à travers des effets de structure, à travers le travail des noms propres ou le personnage de d'Alembert comme personnage de fiction... Cette partie consacrée

à l'examen des œuvres n'est sans doute pas la plus convaincante de l'ouvrage ni la plus novatrice. Certaines analyses (par exemple le commentaire sur le fameux incipit du *Neveu de Rameau*, « mes pensées ce sont mes catins ») peuvent décevoir, et on surprend l'auteur à confondre les *moi* à l'œuvre dans ce dialogue, notamment le *moi* du narrateur avec le *Moi* du philosophe. La dernière partie de l'essai intitulée *Sociabilités*, semble même s'éloigner du propos initial, notamment le chapitre « Prostitutions » qui concerne encore l'analyse du *Neveu de Rameau*.

À ces quelques réserves, nous ajouterons le fait que certaines des propositions avancées ne sont pas toujours vérifiées. Ainsi, relativement au débat qui oppose Jacques et son maître, et à travers eux les partisans du fatalisme et ceux du libre arbitre, Frank Salaün déclare à propos de la place de l'auteur : « contrairement à eux [...], il affirme que les propositions concernant le futur sont indécidables » (p. 12). On aimerait en effet savoir où, dans le roman, Diderot énonce cette proposition, et le cas échéant, que soient mentionnés les autres textes où elle pourrait être formulée.

Le Genou de Jacques est donc un ouvrage concis, clair et vivant qui se lit très agréablement. Sa démonstration mobilise l'ensemble du corpus diderotien et elle touche à l'une des problématiques centrales de la philosophie de Diderot, en faisant jouer non seulement textes philosophiques et fictions littéraires, mais également de nombreux articles importants mais parfois négligés de l'*Encyclopédie*. Nul doute qu'il fera référence sur la question de la *singularité* chez Diderot, dont l'auteur montre de manière très convaincante qu'il faut la distinguer de celle, autrement plus problématique, de l'*individu* ou de l'*individualité*.

Stéphane PUJOL

Franck CABANE, *L'Écriture en marge dans l'œuvre de Diderot*, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », n° 134, 2009, 495 p., ISBN 978-2-7453-1869-5.

C'est un étrange et téméraire projet que celui de Franck Cabane, qui s'appuie sur l'observation, maintes fois effectuée par de nombreux critiques, que l'œuvre – on devrait dire le parcours – diderotien semble n'obéir à aucun plan, aucun tracé, aucun schéma préétabli, se constituant de reprises et de réécritures, de rhapsodies et de repentirs, de rajouts et d'extensions – bref, imitant magnifiquement un manteau d'Arlequin. Fort de ce constat à bien des égards décourageant mais fascinant, l'auteur va s'efforcer de discerner, reconstituer, identifier les coutures de cette